

qu'avec répugnance; mais lorsqu'ils en ont mangé deux ou trois fois, ils les dévorent avec la plus grande avidité. C'est ensuite leur nourriture favorite, et si on voulait les croire, ils ne mangeraient pas autre chose.

La ration pour une vache est de 8 à 10 livres par repas. Avec cette ration, on peut faire donner aux vaches du lait en abondance.

Outre l'avantage de se procurer une nourriture à bon marché, le cultivateur aura la faculté de faire la semence de ces fourrages verts très tard le printemps, même après les grandes semailles, et de ne les mettre en silo qu'à l'automne. Quand une récolte est mûre de bonne heure, on peut faire une seconde récolte de fourrages et les mettre en silo.

Que nos braves cultivateurs en fassent l'essai et ils se convaincront bientôt de l'utilité et des avantages de conserver les fourrages verts à leur état naturel pour les donner ensuite en nourriture à leurs animaux pendant l'hiver.—C. E. R.—*Courrier du Canada.*

Danger de forcer les chevaux à reculer.

Une idée que nous voudrions voir pénétrer à l'égard de quiconque a des chevaux à conduire, c'est celle du danger de forcer les chevaux à reculer.

Danger d'avaries dans les membres du cheval, danger d'une brusque usure de ses jarrets, danger surtout de dépravation pour son caractère;—sans parler de celui de son conducteur, que la résistance du cheval à cet acte contre nature pousse ordinairement à une exaspération brutale, violente, quelquefois atroce.

Nous disons que le mouvement de recul qu'on exige du cheval est contre nature. Examinez, en effet, sa structure: vous verrez qu'il lui est interdit de reculer. Il ne le peut qu'en s'abandonnant en arrière, au risque certain de se renverser, puisque rien dans ses parties antérieures n'est préparé, ni griffes, ni pattes articulées, ni muscles du pied, pour retenir le poids que le cheval jette sur ses jarrets postérieurs.

Afin de vous convaincre de l'antipathie du cheval pour ce mouvement, considérez des chevaux en liberté dans une prairie. Voyez un jeune poulain revenant sur sa mère par un galop écarvélé, ou arriver étourdiement jusqu'au moment de frapper contre un mur ou de se jeter contre une clôture. Croyez-vous qu'il va, pour s'éloigner de l'obstacle rencontré, piéner ses jarrets et reculer? Non: il se dresse sur ses jambes de derrière, pirouette sur lui-même et s'en va.

En effet, outre que le cheval n'est pas construit pour reculer, son regard tourné directement en avant et tout au plus un peu de côté, ne lui permet pas de savoir ce qui est derrière lui; si un péril n'est pas venu s'y placer, un objet propre à le blesser. En exigeant qu'il s'abandonne à cet inconnu et qu'il s'y renverse pour ainsi dire volontairement, vous lui demandez l'acte le plus insensé, le plus aveugle d'abnégation.

Le cheval de sel recule, il est vrai, et, à force d'habitude, sans résistance, sinon sans répugnance. Mais remarquez d'abord que, monté, le cheval a bien plus de facilité que le cheval attelé pour reconnaître ce qui l'entoure, le terrain sur lequel il est, les obstacles ou les périls qui peuvent le menacer. Il est, relati-

vement, libre de ses mouvements, ou du moins de ses regards.

Mais le cheval attelé, pris dans le brancard, retenu par un poids souvent considérable; quelquefois, si c'est une charrette, soulevé par la ventrière, ou écrasé par la dossière, maîtrisé par des rênes, embarrassé par son collier qui ne lui permet même pas de tourner obliquement la tête, que voit-il? que sait-il?

En outre, par le dressage, le cheval de selle a appris à se confier d'instinct à son conducteur. Tout l'art de ce dernier, la méthode comme la pratique, consiste effectivement à donner au cheval cette confiance qui devient à la fois une véritable identification. L'emploi de la main, des jambes, des divers aplombs du cavalier, n'est rien autre chose que la science de l'écuyer, et cette science se résume en ceci: obtenir du cheval qu'il se conforme aux volontés de son conducteur en s'y confiant.

Une fois cette confiance inspirée, le cheval reculera, c'est-à-dire fera des pas à reculons, en portant en arrière une partie du poids de son corps, mais une partie seulement et encore maintenue par l'action protectrice, tutélaire, dès longtemps expérimentée du cavalier, devenu une portion, pour ainsi dire, directrice des instincts du cheval.

Mais quand vous exigez du cheval qu'il recule pour entraîner en arrière une voiture, d'abord il n'a, pour faire ce que vous exigez, que son propre poids, car avec la force de son pied, de son fer, quelle force d'agrégation voulez-vous qu'il emprunte au sol pour s'y cramponner et produire un effort additionnel à ce poids?

Encore une fois donc vous lui demandez d'abord une chose absurde et que son instinct perspicace repousse, savoir: de s'abandonner, de se renverser sans savoir si le poids étranger qui doit le retenir y suffira;—et ensuite une chose impossible, qui est d'entraîner un poids supérieur à celui de son corps ainsi abandonné sur le reculement.

Plus sensé que le brutal qui le conduit, le cheval résiste ou n'obéit qu'avec hésitation, sachant bien qu'il sera cruellement puni si ce qu'on lui commande le fait tomber. Alors arrivent ces violences honteuses, ses coups de manche de fouet sur les naseaux, etc.

Voici quant aux avaries de caractères: Si ce cheval, aveuglé par le désespoir où le jettent ces mauvais traitements, exaspéré par son impuissance même à s'en défendre sur l'heure, garde une rancune inextinguible contre son bourreau, et se venge le lendemain par une ruade à l'écurie; ou si, au moment de l'attelage, si dans le passage, quelque mouvement brusque lui fait craindre le renouvellement des cruautés de la veille, il emploie sa force à s'en défendre; si, châtié de nouveau, il devient à la fin indocile et méchant, sera-ce lui qu'il faudra accuser?

Propriété du fenouil à l'égard d'une vache qui tarit de lait.

Il arrive fréquemment que, sans qu'on puisse en découvrir la cause, une vache tarit de lait, d'autres le retiennent, ou bien encore la sécrétion diminue considérablement sans motifs apparents.

Ces causes de perte proviennent souvent d'une disposition malade peu importante on elle-même et qui cependant agit fortement sur l'organisme.